

Ghô me fit visiter son quartier de fond en comble mais j'étais beaucoup trop préoccupé pour en retenir quoi que ce soit. Je me souviens vaguement d'immenses châteaux délabrés, de rues sales, puantes, tortueuses, de places vides...

Totalement impuissant, je cherchais un moyen de m'échapper du quartier du nain. Ghô m'avait dit que je n'avais pas le choix et il avait sûrement raison. Allais-je me voir dans l'obligation de lui obéir et de l'emmener hors de l'Œuf après l'avoir aidé à détruire la Cité ? Mais je ne voulais pas ! J'avais été témoin de sa cruauté pendant la cérémonie et dans la grotte aux armes et je ne voulais pas voir un tel être pénétrer dans mon monde ! Plutôt le tuer ! Mais tue-t-on un dieu, fût-il déchu. Ils pouvaient se détruire entre eux, j'en avais eu la preuve, mais je doutais fort que je puisse assassiner Ghô. À moins de tuer les Khjoens dans l'affreuse machine et de faire sauter l'Œuf. Mais comment m'en sortir ? Devrais-je mourir avec cette maudite Cité que je n'avais jamais demandé à voir ?

Je chercherais un autre moyen mais j'étais bien décidé : si cette possibilité restait la dernière, je tuerais les Khjoens, oui, je tuerais les Suppliantes et je mourrais avec elles plutôt que d'emmener Ghô avec moi !

Mais je pus m'échapper des griffes du nain beaucoup plus vite et beaucoup plus facilement que je ne l'aurais cru. Ce fut si simple ! Il s'agissait d'y penser... Et ce fut Ghô lui-même qui commit l'erreur...

*
* *

Ghô ne m'enferma pas dans un de ses châteaux empoussiérés comme je m'y serais attendu, non, au contraire, il me donna une maison presque convenable, en me conseillant toutefois de m'y cacher et, surtout, de ne pas parler si je voulais rester en vie. Sous aucun prétexte ! Parce que si je proférais un seul son, la Cité entière m'entendrait ! Cette phrase de Ghô me sauva. « La Cité entière m'entendrait ! » Tant mieux si la Cité entière m'entendait ! Quelqu'un ferait sûrement quelque chose pour venir me chercher, puisque Ghô m'avait dit que les autres dieux s'empareraient de moi et me tueraient si je sortais de son quartier... Mais qui me disait que le nain avait raison, quelle preuve avais-je que les autres dieux me tueraient ? Charles Halsig ? Mais n'était-ce pas plutôt Ghô qui avait fait tuer Charles Halsig ? De toute façon, je n'avais rien à perdre. Je parlerais donc. Je hurlerais s'il le fallait jusqu'à ce que quelque chose se produise. Mais je savais que Ghô avait plus d'un tour dans son sac, j'en avais eu la preuve avec les Portes... Mais Ghô n'allait quand même pas me tuer si j'essayais de m'évader. Il avait beaucoup trop besoin de moi !

*
* *

J'attendis quelques minutes après le départ du nain, puis je me mis à parler. Tout d'abord à voix basse, en regardant autour de moi. Je disais n'importe quoi. J'ai même récité quelques poèmes, je crois. Mais rien ne se produisit. Je haussai alors la voix d'un ton. Je parcourus toute la maison, qui était très grande, en parlant comme quelqu'un qui entretient une conversation normale. Je parlais de la pluie et du beau temps... Mais je guettais sans arrêt les objets qui m'entouraient, me retournant souvent brusquement ou ouvrant toute grande une porte, tout à coup. Encore là, rien. J'eus alors l'idée d'ouvrir une fenêtre. Mais il n'y avait pas de fenêtres. Les murs étant transparents du temps où la Cité avait été florissante, les fenêtres devenaient inutiles. J'aperçus soudain au bout du corridor un escalier qui menait à une trappe pratiquée dans le plafond. Je grimpai les marches quatre à quatre en faisant le plus de bruit possible, chantant à tue-tête. Je débouchai sur une terrasse empoussiérée aménagée sur le toit de ma demeure. Je pouvais voir tout le quartier rouge traversé de raies brillantes qui dessinaient dans l'air des spectres lumineux inconnus. Tout était silencieux. La Cité semblait dormir.

Je m'installai sur un coin de la terrasse, juste au-dessus de la rue et me mis à hurler de toutes mes forces. Une chose étonnante se produisit. Je vis ma voix s'échapper de mes lèvres en longues vagues mouvantes et se propager dans l'air, amplifiée, embellie aussi, je ne sais comment, et déchirante ! Aussitôt, la Cité bougea, parut se retourner comme un animal qu'on réveille. Elle sembla

relever la tête comme un chat, les oreilles pointées. Je lançai un second cri que je vis sortir de ma bouche comme un pur rayon d'or. Je sentis cette fois que toute la Cité était aux écoutes, les yeux ouverts, prête à bondir. Je criai encore. Un son plus pur, plus cristallin que celui que faisait ma voix et d'une beauté incomparable parvint alors jusqu'à moi, traversant les quartiers de la Cité, chevauchant les raies lumineuses, dessinant dans l'atmosphère rouge des arabesques délirantes, un chant parfait, comme jamais un humain n'en avait entendu. Mon cœur se mit à battre très fort dans ma poitrine. Un étrange bonheur s'empara de moi, un bonheur inconnu, total, frisant la folie, qui me secouait des pieds à la tête en se jetant sur moi comme une bête...

Je me mis à courir. Je courais depuis longtemps. Depuis très longtemps. Ils étaient tous derrière moi et me criaient des injures. Parfois quelqu'un réussissait à m'atteindre et me tirait par les vêtements ou me chuchotait des choses horribles à l'oreille. Je courais. Ghô était juste derrière moi et criait comme un fou, me lançant des ordres, me menaçant de me tuer, pleurant de colère. Je courais. Le chant si beau, si parfait, me guidait à travers les dédales de rues sombres, de maisons en ruines, de places vides. Je courais. Ghô se jeta soudain sur moi, entourant mon cou de ses bras velus, enroula ses jambes autour de mes reins. Je courais. Le nain me mordit l'oreille. Je hurlai de douleur mais je ne m'arrêtai pas. J'en étais incapable. Ghô me cria dans les oreilles, essayant de couvrir le chant si pur, si brillant qui me remplissait de plaisir, mais la voix s'éleva d'un ton et le nain desserra son étreinte, tout à coup, et tomba sur le sol.

Je la voyais parfois, au coin d'une rue, au fond d'une place vide, fine silhouette nue et transparente glis-

sant dans l'air comme une flèche, nerveuse, les jambes longues, la chevelure flottant au vent. Lorsqu'elle disparaissait au détour d'une ruelle, j'étais rempli de crainte et je me mettais à pleurer, et lorsque je l'apercevais, soudain, la tête tournée vers moi, les bras tendus devant elle, je riais comme un dément et je répondais à son chant par des cris incohérents.

Ghô s'engouffra dans le sanctuaire. Il grimpa sur l'autel, s'agenouilla devant l'idole, leva les bras vers elle et la supplia.

Quel chant sublime ! Quelle voix enivrante ! Je fermais parfois les yeux en courant et les sons coulaient dans ma tête en couleurs fantastiques.

Le rouge de l'atmosphère s'atténuait et son image à elle devenait de plus en plus distincte. Je ne ressentais aucune fatigue. Je courais, je courais, crevant presque de bonheur !

Ghô était maintenant prosterné devant l'idole qui ne bougeait pas et le regardait, placide.

Je débouchai soudain sur une place vide. Mais quelque chose me poussa à m'approcher d'une sorte de bouche d'égout, trou noir creusé dans le sol, qu'on avait laissé ouvert. Je m'y précipitai sans réfléchir et je fus noyé dans l'obscurité la plus complète. Mais la voix continuait son chant magnifique et je me pris la tête à deux mains en pleurant de joie.

Ghô se redressa d'un bond, leva le poing vers l'idole et sortit précipitamment du sanctuaire.

Une éblouissante lumière jaillit soudain et je me prosternai sur le sol, écrasé par la beauté et la majesté de la vision qui s'offrait à moi.

Je vis entrer Ghô dans la caverne des Khjœns.

Debout au milieu d'une immense chapelle de pierre, nue, transparente, son merveilleux regard vert fixé sur moi, trônant parmi un amoncellement de statues de verre brisé, Lounia chantait.

Tout semblait l'écouter autour d'elle. Les statues brisées, parfois figées dans des poses suppliantes comme si on les avait tuées pendant qu'elles demandaient grâce, paraissaient renaître au chant de la déesse. Les sons les caressaient tout d'abord doucement comme des vagues d'or, puis les pénétraient et le verre, animé d'une nouvelle vie, se mettait à briller en projetant dans l'air des rayons de toutes les couleurs possibles et impossibles. Lounia, la déesse de verre, chantait et son peuple détruit renaissait presque.

Après quelques minutes pendant lesquelles je connus le bonheur le plus parfait, Lounia s'approcha très lentement, se pencha sur moi et prit ma tête dans ses mains froides. Elle s'était tue. Toute trace de vie avait disparu du peuple de verre aussitôt que Lounia s'était arrêtée de chanter. Son regard, si chaud et si bienfaisant auparavant, était soudainement devenu haineux. Il me glaçait et pénétrait dans mon cerveau en une grande douleur. Lounia approcha son visage très près du mien. Je vis alors qu'un morceau de sa tête, la partie gauche de son front et une longue torsade de cheveux, avait été arraché, laissant un trou béant dans le crâne de la déesse.

Je voulus lever le bras pour toucher ce corps glacé, mais je m'aperçus avec horreur que j'en étais incapable !

Le regard fou de Lounia me paralysait ! Voyant que je réalisais mon impuissance, Lounia se mit à rire en renversant la tête par en arrière. Un court instant son regard se détacha de moi et le charme fut rompu. Je bondis sur mes pieds et me mis à courir. Mais Lounia eut vite fait de ramener son regard sur moi. Je retombai sur le sol, paralysé.

Ghò avait donc raison !

Lounia m'avait ordonné de me lever. Je m'étais levé. Je m'étais mis à marcher comme un automate. J'avais marché longtemps dans un corridor souterrain et finalement j'avais gravi une échelle et débouché dans une rue où l'atmosphère, au contraire de celle du quartier du nain, était pâle, d'un blanc laiteux. Lounia m'avait alors pris par les épaules en continuant toujours de me regarder et m'avait parlé. Je devais retourner chez Ghò, le tuer et ramener par quelque façon que ce soit les Khjœns chez elle. Sinon, elle me tuerait ! Oui, Ghò avait donc raison !

Partout autour de nous gisaient des statues brisées.

Lounia était la dernière survivante des dieux de verre et voulait vivre éternellement. Je l'écoutais raconter son histoire, si différente de celle de Ghò, et j'étais désespéré, encore une fois.

Lounia, elle aussi, avait une haine à assouvir : Ghò, l'affreux nain, autrefois si beau et si puissant, avait été la cause de la destruction du peuple de Lounia parce qu'il avait laissé des humains pénétrer dans la Cité et elle voulait sa mort. Et s'emparer des Khjœns. Lorsque les Khjœns seraient en son pouvoir, peut-être son peuple revivrait-il, peut-être son quartier redeviendrait-il comme jadis le Temple des Arts, lieu de félicité où les dieux aimaient venir se reposer ? Elle pourrait peut-être se remettre à chanter devant tous les dieux réunis dans la Chapelle, en créant avec sa voix des Arts nouveaux pendant que son peuple danserait de joie sur les remparts de la Cité... Oui, il fallait que je m'empare des Khjœns et que je les lui ramène ! Son regard fou scrutait mon visage, creusant dans ma tête une douleur intolérable.

Mais je ne voulais pas retourner dans le premier quartier de la Cité ! Et même si j'avais voulu y retourner,

comment faire pour tuer Ghô? Comment faire pour m'emparer des Khjœns? Lounia lisait tout cela dans ma tête, mais elle semblait ne rien comprendre. Elle répétait seulement sans arrêt qu'il fallait que je ramène les Khjœns, que les Khjœns lui rendraient son immortalité et que la Cité renaîtrait grâce à son chant. Et qu'elle me tuerait si je refusais! Elle était folle. Parfois elle portait sa main à sa tête et chancelait. Pendant quelques secondes, son emprise se relâchait et je titubais, moi aussi. Mais Lounia ramenait vite son regard sur moi et ma douleur reprenait, plus lancinante. Je sentais ma volonté faiblir à mesure que le temps passait et que Lounia parlait. La voix de la déesse avait sur moi un pouvoir hypnotique que je ne pouvais pas combattre. Je commençais à entrevoir la possibilité d'assassiner le naïn et de ramener les Suppliantes à Lounia... Mais quelques éclairs de lucidité traversaient mon cerveau et je réagissais en criant «Non!» de toutes mes forces. Nous marchions toujours parmi les débris de statues, contournant sans cesse des silhouettes brisées qui semblaient me supplier. Lounia me déclara qu'elle haïssait les humains depuis la Grande Guerre et que si elle ne me tuait pas tout de suite, c'est qu'elle avait besoin de moi. Elle avait donc l'intention de me tuer, de toute façon! «Comme tes semblables ont détruit mon peuple à coups de marteaux, j'écraserai ton corps à coups de marteau!» me cria-t-elle soudain. Avant que je puisse réagir, elle se remit à chanter et ma douleur s'envola tout d'un coup. Le bonheur que j'avais ressenti plus tôt s'empara de moi encore une fois, je sentis ma volonté s'annihiler complètement et je m'écroulai sur le sol en hurlant de joie.

*
* *

C'était pendant la Grande Guerre entre l'Atlantide et la Terre de Mû, quelques années à peine après que la lune se fut emparée de l'Œuf. Ghô venait de se retirer dans ses quartiers après avoir maudit la Cité. Lounia et son peuple s'étaient enfermés dans la Chapelle pour pleurer le départ des dieux. Le chant de la déesse de verre était devenu d'une telle tristesse que la Cité entière s'était arrêtée de vivre, se repliant sur elle-même pour mieux écouter les lamentations de Lounia et pleurer avec elle. La voix de la déesse, longue plainte aux accents déchirants, se dispersait aux quatre coins de la Cité, portant avec elle un message de mort. Les dieux se mouraient. Nul ne savait quand Ghô mettrait ses menaces à exécution: détruire les Khjœns et, par le fait même, la Cité sacrée, et tous attendaient la mort en écoutant pleurer Lounia. Anaghwalep et Waptuolep se tenaient à la tête de leurs armées désormais impuissantes; Wolfung avait fermé les portes de sa tour après avoir enlevé sa Robe Bleue; Ismonde et M'ghara avaient éteint les lampes et s'étaient installés sur le trône. Les dieux étaient devenus impuissants parce que Ismonde avait détruit la Beauté de son fils.

Lorsque la chose se produisit, la lune était à son plein. Elle trônait comme un démon d'argent dans le ciel de verre et ses rayons qui avaient rendu Ghô fou continuaient leur œuvre dévastatrice, violant la Cité sacrée, déposant partout une ombre de folie. Déjà quelques dieux s'étaient échappés de l'Œuf, se prenant pour les sauveurs de l'humanité terrestre, et avaient commencé à diviser les continents en fondant des religions nouvelles,

différentes entre elles et contraires à la religion de la Planète Verte, seule vraie Religion, seul berceau de la Création. L'Atlantide, rejetant Atlanta, s'était mise à adorer Worthak et la Terre de Mû, oubliant Atnalta, dieu jumeau d'Atlanta, s'était prosternée aux pieds de Baal. Une guerre mortelle entre les deux grandes civilisations en avait résulté. Et les deux grandes civilisations terrestres d'où étaient sortis tant de Grands Initiés, et appelées à devenir une des Puissances de l'Univers, se mouraient dans le sang de leurs cadavres. Parce que la Planète Verte, la planète de l'Amour, avait tardé à entrer dans le système solaire. Parce que la Lune, le satellite de la Folie, s'était emparée de l'Œuf.

Le peuple de verre était prosterné devant Lounia qui chantait en pleurant. La lune, là-haut, semblait jouir de ce spectacle attristant, redoublant de clarté et de puissance maléfique. La nuit était calme. On entendait à peine hurler les Khjœns que Ghô avait déjà enfermées.

Tout à coup, trois grands coups furent frappés aux Portes de la Cité.

Le peuple de verre se redressa. Mais rien d'autre ne se produisit. Aucun autre coup ne fut frappé. On entendit seulement rire Ghô, au loin. Le peuple se prosterna de nouveau.

Mais au bout de quelques instants à peine, un vacarme épouvantable s'éleva à l'extérieur de la Chapelle. Des cris retentirent et des bruits de pas claquèrent dans le corridor de pierre. Les deux portes de la Chapelle furent soudain enfoncées et une armée d'humains à cheval, brandissant l'étendard des Sept Piliers de la Terre de Mû, s'engouffra dans l'immense pièce. Les soldats, qui portaient d'énormes armures de métal, se jetèrent immédiatement sur le peuple de verre et commencèrent à tout

détruire, balançant leurs armes au-dessus de leurs têtes, frappant au hasard dans la foule, écrasant sous les sabots de leurs chevaux les corps de ceux qui tombaient. La foule hurlait de terreur, se dispersait dans tous les sens. Les humains poursuivaient ceux qui réussissaient à s'échapper de la Chapelle et s'amusaient à leur faire sauter la tête en faisant tourner leurs marteaux de métal. Un atroce bruit de verre brisé s'élevait dans la Chapelle, couvrant presque les cris de la foule. Lounia était montée sur un autel et regardait ce spectacle terrifiant avec des yeux hébétés, fous de peur.

Le chef de l'armée, apercevant soudain la déesse, monta auprès d'elle en éclatant de rire et brandit son arme. Un morceau de la tête de la déesse vola en l'air. Lounia s'effondra sur le sol. Le chef sauta aussitôt à bas de l'autel et rejoignit ses compagnons qui continuaient leur carnage. Au bout de quelques minutes à peine, il ne restait plus du peuple de verre qu'un amoncellement de débris et une déesse rendue folle par la perte d'un morceau de son crâne.

Aussitôt qu'ils sortirent de la Cité, une nuée de Warugoth-Shalas s'abattirent sur les humains et les tuèrent.

Ainsi avait commencé l'Œuvre de Ghô.

*
* *

Lorsque je revins à moi, j'étais de nouveau dans la Chapelle. Seul au milieu des vestiges du peuple de Lounia. Un grand trou dans la mémoire. Je ne savais pas combien de temps j'avais été inconscient ni ce que j'avais fait, si j'avais fait quelque chose... Une grande fatigue pesait

pendant sur moi, comme si j'avais couru pendant des heures... Dieu ! étais-je allé chez Ghô et...

cf 150 Un bruit me fit tourner la tête, brusquement. Lounia s'avancait calmement vers moi, descendant d'une galerie qui faisait le tour de la Chapelle. Elle tirait derrière elle une lourde masse de métal, probablement une arme perdue par un humain lors de la destruction du peuple de verre.

Elle vint se planter juste devant moi. Son regard s'empara du mien. Elle leva lentement la masse au-dessus de sa tête.

Intercalaire

À cette époque-là, quelques milliers d'années avant notre ère, la Planète Verte devait entrer dans le champ de notre système solaire après un voyage de sept milliards d'années à travers les différentes galaxies.

Les Grands Initiés issus des enseignements de l'Œuf sacré se préparaient à cet unique événement en multipliant les cérémonies religieuses et en prodiguant aux gens de la terre leurs bienfaits et leurs miracles. Ils étaient les « anges » descendus du ciel dans des chars éblouissants qui crachaient le feu, les « dieux » tout-puissants à la peau blanche qui ne dormaient jamais et portaient toujours avec eux chance et bonheur. La planète entière les adorait et de cette adoration étaient nées deux grandes civilisations jumelles : l'Atlantide, continent merveilleux où jamais la mandragore n'avait poussé parce que jamais personne n'avait été pendu, et la Terre de Mû, vaste plaine étrange et farouche domptée par des hommes doux et bons pour qui la réflexion était source de puissance.

Mais un grand malheur arriva qui détraqua l'horloge du Temps et bouleversa l'histoire de l'Univers. Un système solaire plus fort que le nôtre attira la Planète Verte dans son orbite, retardant ainsi son arrivée de plusieurs années et neutralisant complètement son influence sur la Terre.

Aussitôt, la Lune, la planète auréolée de folie, s'empara des pouvoirs de l'Œuf et du cerveau de certains des dieux de la Cité. Ghô, le dieu de la Beauté, fut le premier à se révolter. Il insulta la mère des dieux pendant les cérémonies et exigea de prendre sa place. Il la frappa même en public à plusieurs reprises. Ismonde, pour le punir, le renia et le transforma en nain hideux, condamnant sans le savoir la Cité à mourir. Aussitôt, Ghô maudit la Cité sacrée et déclara qu'il détruirait l'Œuf en tuant les Khjœns. Quelques autres dieux schizophrènes s'échappèrent et répandirent sur la Terre l'orgueil, la haine, le désespoir.

Jamais la Terre n'avait connu de si puissantes marées ! La Lune faisait se déchaîner la mer qui détruisait toutes les côtes sous des raz-de-marée aussi longs que les continents eux-mêmes. Des tremblements de terre durant plusieurs jours secouaient la vieille planète, bouleversant terres et océans.

La Guerre fit bientôt son apparition. Des milliers d'années de paix et de bonheur furent détruites sous son joug mortel. Et les deux grandes civilisations de la Terre s'entre-tuèrent pour une question d'idoles.

Lorsque la Guerre fut terminée, le Déluge recouvrit tout. D'autres civilisations, d'autres religions naquirent des vestiges de l'Atlantide et de la Terre de Mû, mais c'étaient des civilisations et des religions de la Lune, fondées par des demi-dieux fous.

Lorsque la Planète Verte entra dans le système solaire, il était trop tard. L'Œuf appartenait tout entier à la Lune.

Et Vénus ne resta plus qu'un symbole gravé sur des temples de pierre. Des temples morts.

Troisième quartier

Anaghwalep-Waptuolep

Il n'existait qu'un moyen pour apaiser cette haine qui me rongeait : tuer. J'ignorais comment je m'y prendrais pour assassiner le nain, mais je savais que je réussirais. Oui, je savais que je réussirais parce que Lounia m'en avait donné la force !

J'étais revenu dans ma maison au cœur du quartier de Ghô. Je m'étais éveillé dans une sorte de lit à baldaquin, rond, très confortable, et je tenais à la main une fleur de verre. De cette fleur émanait un parfum délicieux qui ne m'était pas inconnu et qui semblait décupler mes forces... Oui, je me mettrai à la poursuite de Ghô, je le trouverais où qu'il fût et je l'égorgerais de mes propres mains ! Ou je lui fendrais la tête d'un coup de pierre ! Ou bien je lui planterais un poignard jusqu'à la garde dans le cœur ! Ô Lounia, que n'aurais-je pu faire à ce moment-là pour entendre à nouveau ta voix ? Mon esprit était totalement soumis au tien et avait soif de ton chant ! Quelle félicité je connaîtrais lorsque, après avoir tué Ghô et ramené les Khjæens dans ton quartier, tu m'ouvrirais les bras et chanterais pour moi pour l'éternité ! Ah ! mais cette haine qui m'emplissait le cœur de rage et que j'étais certain d'avoir ressentie était intolérable ! Il fallait agir tout de suite !

Je sortis de la maison, me plantai au milieu de la rue

et criai le plus fort que je pus : « Ghô, Ghô, je suis de retour ! » Aussitôt, j'entendis un cri de triomphe et je vis le nain hideux déboucher à l'autre bout de la rue en boitillant. Au même moment un bruit d'ailes s'éleva au-dessus de moi. Je levai la tête. Une douzaine d'oiseaux-hyènes tournoyaient dans le ciel rouge strié de rayons lumineux. Ghô me cria : « Rentre dans ta maison ! Cache-toi ! » Il courait vers moi en gesticulant. « Cache-toi ! Cache-toi ! » répétait-il. Mais avant que j'aie eu le temps de réagir, les oiseaux plongèrent vers moi en lançant des cris d'hyènes folles. « Jette-toi à plat ventre, hurla Ghô, sinon ils vont te tuer ! » J'eus juste le temps de m'accroupir sur le sol. Deux oiseaux-hyènes passèrent à quelques pouces au-dessus de ma tête et le vent que faisaient leurs ailes souleva la poussière tout autour de moi. Je sentis soudain une main sur mon poignet. « Vite, cria le nain, lève-toi et cours vers ta maison ! » Je me levai d'un bond mais au lieu de courir vers ma maison je me jetai à la gorge du nain. Nous roulâmes tous deux dans la poussière pendant que les oiseaux-hyènes se posaient autour de nous, formant un cercle. Je hurlais de rage et j'essayais de faire pénétrer la tige de verre de ma fleur dans la gorge du nain. Mais Ghô était beaucoup plus fort que moi. Il se dégagea d'un geste brusque et me frappa à la figure. « Tu es revenu pour me tuer, n'est-ce pas ? cria-t-il. C'est elle qui t'envoie ? Avec sa ridicule petite fleur ! » Il partit d'un grand éclat de rire qui fit sursauter les oiseaux de pierre. « Ne sais-tu pas que cette fleur ne peut rien contre moi ? Et ne sais-tu pas que, même si tu réussissais à me tuer, Lounia ne chanterait plus pour toi ? Lounia ne chantera jamais plus pour toi, étranger ! » Au même moment, alors qu'un désespoir sans borne s'emparait de moi, la voix de Lounia s'éleva, claire, limpide, merveilleuse, comme un démenti formel,

définitif aux déclarations du nain. Celui-ci se boucha les oreilles et s'éroula sur le sol. Les oiseaux-hyènes prirent leur envol en hurlant de peur. Je m'approchai rapidement du nain en tenant ma fleur comme un poignard et je levai le bras. Une douleur me déchira l'épaule. Huit puissantes serres de pierre venaient de me saisir avant que j'aie eu le temps de tuer Ghô et je m'élevai dans le ciel de verre en me débattant.

*
* *

L'oiseau-hyène eut vite fait de rejoindre les autres gargouilles de pierre et se plaça à leur tête. Nous survolâmes à toute vitesse le quartier de Ghô et celui de Lounia. J'aperçus cette dernière, l'espace d'une seconde, qui chantait sur le toit d'une maison. Lorsqu'elle nous vit passer, elle porta la main à son cœur et se tut. Je tenais toujours la fleur de verre à la main. J'avais peur de mourir de désespoir si je venais à l'échapper.

Le quartier qui se déroulait maintenant sous moi était tout entier baigné d'une lumière tirant sur l'orangé, très criarde, rappelant un peu la teinte d'un coucher de soleil. Lorsque nous fûmes arrivés en plein centre du quartier, les oiseaux de pierre commencèrent à descendre en planant.

L'oiseau-hyène desserra son étreinte à quelques pieds du sol et j'atterris dans une vaste esplanade remplie de gargouilles de pierre immobiles. Je me relevai péniblement. La place était en pente et je me trouvais tout en bas de la côte, dans un endroit poussiéreux sentant la sueur et la crasse.

Je commençai à gravir un sentier pavé percé au milieu de la place. Je m'aperçus tout à coup que les chimères qui m'entouraient étaient beaucoup plus petites que moi. C'étaient des oiseaux-hyènes tout à fait semblables à ceux que j'avais vus jusque-là, mais mesurant au plus deux pieds de haut. Et je vis avec stupeur que leur taille grandissait à mesure que je montais la côte ! Ils étaient disposés de façon à ce que les plus petits soient au fond de la place et les plus gros sur la place supérieure. Au milieu de l'esplanade, à peu près à l'endroit où les oiseaux de pierre étaient de ma grandeur, le sentier bifurquait soudain, séparant la place en trois parties égales. Toutes les gargouilles dans la partie supérieure du Y que formait le sentier étaient de la même taille et pareilles à celle qui m'avait fait passer les portes de la Cité et à celle qui m'avait emmené jusque là.

Et c'est là que j'aperçus le château-fort pour la première fois. Au-delà de la foule d'oiseaux-hyènes, sur la partie la plus haute de l'esplanade, s'élevait un château biscornu tellement étrange que j'en restai bouche bée. Quatre énormes tours orange, d'une architecture inconnue, ceinturées d'une triple rangée de murs et coiffées de nombreuses tourelles surplombaient l'esplanade. D'innombrables niches vides de toutes les grandeurs, aux montants savamment sculptés étaient creusés partout dans les murs du château. Et au sommet de la plus haute tour, à quelque trois cents pieds du sol, était aménagée une large plate-forme surmontée d'un dôme de métal brillant.

Je ne savais plus où aller : m'engager dans la branche gauche du sentier ou celle de droite... Je fis quelques pas et j'aperçus au milieu du chemin, juste à l'endroit qui devait être le centre de l'esplanade, le médaillon que j'avais trouvé sur le dossier du trône de Ghô et dans le

palais de cristal. Je me dirigeai automatiquement vers lui et y posai les pieds. À l'instant même, des milliers de rires d'hyènes s'élevèrent autour de moi et tous les oiseaux de pierre de l'esplanade prirent leur envol dans un fracas épouvantable. Ils se dirigèrent d'emblée vers le château fort et s'installèrent tous dans les niches, gargouilles grimaçantes se figeant dans des poses effrayantes, la gueule ouverte, les griffes sorties, le regard cruel.

Et lorsque je portai de nouveau mes yeux sur la plate-forme surmontée d'un dôme, Anaghwalep et Waptuolep lancèrent leur terrible cri de guerre.

Un vent brûlant s'éleva. Un éclair déchira le ciel orangé et s'abattit sur le dôme en sifflant. Très loin au-dessus du quartier, un magnifique char de combat tiré par un oiseau-hyène à deux têtes s'avancait dans un bruit de tonnerre. Dans ce char étaient installés Waptuolep et Anaghwalep, les dieux jumeaux, les dieux du coucher du soleil, les dieux de guerre, qui criaient de rage en fouettant l'oiseau de pierre. Le char s'approcha rapidement au milieu du hurlement des gargouilles et atterrit sous le dôme de métal. Waptuolep et Anaghwalep, les dieux tellement semblables qu'ils étaient devenus interchangeables, enlacés dans la même armure, respirant d'un même souffle, vivant d'un même cœur, dominaient le quartier entier du haut de leur trône et me regardaient, parfois avec les yeux de Waptuolep, parfois avec les yeux d'Anaghwalep.

Les oiseaux-hyènes se turent. Waptuolep et Anaghwalep ne me parlèrent pas. C'était inutile. Je savais ce qu'ils voulaient. Ils me regardèrent un long moment puis levèrent le bras dans la direction du quartier de Ghô. Je ne voulais pas tuer Ghô pour eux ! C'est Lounia que mon âme désirait ! C'est avec la déesse de verre que je rêvais

d'être heureux pour l'éternité ! Je tendis le bras en montrant la fleur de verre et je criai : « Non ! » À l'instant même Waptuolep et Anaghwalep lancèrent de nouveau leur cri de guerre. Leur char fondit dans ma direction. Je me jetai à genoux en serrant la fleur contre ma poitrine. Les dieux de la guerre atterrirent à quelques pas de moi. Je n'osais pas lever les yeux vers eux. Je les entendis descendre du char et s'approcher. Une main gantée de fer me prit sous le menton et m'obligea à relever la tête. Comme ils étaient beaux ! Et combien triste était leur regard !

*
* *

Ils avaient fait leur apparition avec la Guerre. Du fond du Grand Ailleurs ils avaient supplié la déesse-mère de ne pas les mettre au monde mais la Guerre sévissait et il lui fallait des dieux. Waptuolep et Anaghwalep étaient nés en causant à Ismonde des douleurs indescriptibles, déchirant ses flancs, labourant ses cuisses de leurs mains gantées de fer. Aussitôt qu'ils furent nés, le cinquième quartier de la Cité, qui avait toujours été désert et dont les dieux ignoraient la cause, s'illumina tout entier. Les gargouilles de pierre qui criblaient les murs de son château-fort s'animèrent soudain, s'envolèrent dans le ciel orangé et vinrent accueillir leurs maîtres. Mais ces nouveaux dieux étaient tellement semblables que lorsque vint le moment de leur donner des noms, Ismonde décida qu'ils en porteraient chacun deux et qu'ils ne formeraient à eux deux qu'une seule divinité. Ainsi Waptuolep était devenu Waptuolep et Anaghwalep, et Anaghwalep était devenu Anaghwalep et

Waptuolep. Les dieux prirent place comme leur commanda Ismonde sous le dôme du château-fort, mais ils n'acceptèrent jamais d'être les dieux de la Guerre et une haine mortelle contre les Khjœns qui possédaient le Temps s'empara de leur cœur. Dès le moment où ils furent installés dans leur quartier, ils projetèrent de s'emparer des Khjœns pour les tuer et, par le fait même, se détruire eux-mêmes. Depuis des milliers d'années, Waptuolep et Anaghwalep attendaient le moment de se suicider parce qu'ils refusaient l'existence de la Guerre dont ils étaient les dieux. Ce n'était pas l'Immortalité qu'ils convoitaient, c'était la Mort !

*
* *

Waptuolep prit doucement la fleur de verre de mes mains et la brisa contre une aile de l'oiseau de pierre. Anaghwalep prit doucement la fleur de verre de mes mains et la brisa contre une aile de l'oiseau de pierre.

Mais au même moment trois choses se produisirent qui firent trembler le quartier sur ses fondations et me projetèrent dans l'espace. Tout d'abord, la voix de Lounia s'éleva comme un cri de détresse et ma tête fut déchirée par une insupportable souffrance. La fleur était brisée ! Je ne pourrais plus tuer Ghô ! Ensuite, j'entendis le nain lui-même hurler du fond de la Cité : « Il n'en reste plus que huit ! » Waptuolep et Anaghwalep s'écroulèrent aussitôt sur les dalles comme des armures vides. Enfin, tous les oiseaux-hyènes prirent leur envol dans un vacarme infernal qui fit frémir le château fort et ils se jetèrent sur moi. Pendant de longues minutes je ne vis que des silhouettes de pierre qui battaient des ailes autour de moi et

Lorsque j'aurai à mon tour revêtu la Robe Bleue des Grands Initiés, l'Œuf sacré de Vénus trônera à nouveau sur l'autel des Ases. Et tout recommencera.

Ils seront tous présents à mon initiation : Sanchoniaton, le Phénicien qui raconta la véritable histoire des Juifs et qui fut assassiné par les ennemis de la Vérité; Moïse, l'Hébreu qui disparut pendant de longs mois pour assimiler sur le mont Sinaï les enseignements des Envoyés de la Cité; Melchisedec, qui vit encore aujourd'hui et règne sur la Secte Terrestre du Haut-Savoir; Phérécyde et son élève Pythagore; Akénathon et sa femme Nefertiti; Sigurd, Bouddha, le grand philosophe moraliste, Prométhée, Quetzalcoalt, Jésus de Nazareth, Viracocha, Mannus, Zoroastre, Apollon, Hermès, Leucippe, Apollonius de Thyane, Oannès, Kukulkan... Oui, tous les Grands Initiés de l'Histoire seront là pour m'inculquer les antiques secrets du Mexique, de la Perse, des Indes, de l'Égypte, de la Phénicie, du Tibet, de l'Éthiopie, du Pérou et de la Bolivie. Je posséderai la clef du Codex de Dresde, du Codex Perez, du manuscrit de Troano, des plaques du désert de Gobi, et du manuscrit de Touen Houang! Je saurai tout sur l'Histoire de l'Univers parce que je serai le sauveur de la Cité! Oui, je vais sauver la Cité! Grâce à moi, l'Œuf sacré redeviendra la propriété

de la Planète de l'Amour. L'Histoire recommencera là
où la Lune s'en est emparée et la Paix régnera pour
l'éternité !

Je veux devenir un Grand Initié !

Je monterai moi aussi sur l'autel des Ases et je régnerai
à la droite de Wolftung !

Quatrième quartier

Wolftung

de la Plante de l'Amour. L'Église recouvra sa
et la Lune s'en est emparée et la Paix régna sur
l'Éternité!

Je vœux de voir un Grand Inquié!

Je monterai mes yeux sur l'autel des Anges et je révé-
rai à la droite de Wolfgang!

Quatrième chapitre

Wolfgang

La Chapelle trembla comme si un ouragan avait secoué la Cité. Des morceaux de verre se détachèrent du plafond et s'écrasèrent à quelques pas de nous. Lounia perdit l'équilibre et le marteau de métal s'échappa de ses mains. Un immense rire fou s'éleva au loin. Et j'entendis Ghô qui criait: «Il n'en reste plus que six!»

Je profitai de ce que Lounia ne me regardait pas pour bondir sur mes pieds, traverser la Chapelle en courant et me précipiter au dehors. Chose étrange, la déesse ne chanta pas pour me retenir. La mort des deux autres Khjœns l'avait peut-être trop affaiblie.

Je débouchai bientôt hors du corridor de pierre et m'engageai sur la route en pressant le pas. J'atteignis les limites du quartier de Lounia sans que rien ne se produise. La route s'élargit soudain et l'atmosphère se teinta d'orangé... Aussitôt, la mémoire me revint. Je me souvins être retourné chez Ghô, puis avoir été enlevé par les oiseaux-hyènes.

Je me souvins aussi du château fort et des dieux de la guerre. Je m'arrêtai soudain au milieu de la chaussée. J'étais revenu chez Waptuolep et Anaghwalep! Il ne fallait pas qu'ils le sachent! Je me remis en marche en faisant le moins de bruit possible et en regardant attentivement autour de moi. Au bout de quelques minutes, je

me retrouvai dans l'esplanade. Tout était silencieux. Les oiseaux de pierre avaient repris leur place de chaque côté du sentier pavé. La plate-forme sur la plus haute tour du château fort était vide. Je traversai la première moitié de la place en tremblant. Si les oiseaux-hyènes s'envolaient, tout à coup ! Et si j'entendais le terrible cri de guerre des dieux jumeaux ! Arrivé au centre de l'esplanade, j'aperçus le médaillon gravé sur le sol. Je me rappelai que lors de ma première visite j'avais éveillé le quartier entier en posant les pieds sur ce dessin sacré... Je le contournai donc et m'engageai dans la branche droite du chemin.

Je remarquai cependant au bout de quelques instants que les gargouilles de pierre me regardaient. Une lueur était allumée au fond du trou noir de leurs yeux. Les oiseaux-hyènes savaient que j'étais là, mais ils ne pourraient pas bouger tant que quelqu'un ne mettrait pas les pieds sur le médaillon de la Planète Verte. Je me retournai brusquement. Non, il n'y avait personne. Aucun être de la Cité ne se préparait à réveiller le quartier de Waptuolep et d'Anaghwalep. Je repartis au pas de course et, lorsque j'eus traversé toute l'esplanade, je retrouvai avec plaisir la route qui traversait la Cité.

Le reste du quartier qui formait les arrières parties du château fort était dans un état de délabrement lamentable. Ce n'était que baraques sordides à moitié démolies, petites rues défoncées, places crasseuses d'où émanaient des odeurs qui me soulevaient le cœur. La route était devenue glissante de crasse et j'avais peine à marcher.

De très hautes maisons bordaient la route, des maisons grises et lugubres ressemblant à des prisons. En passant devant une de ces bâtisses, je crus entendre un glissement furtif et une faible plainte, provenant du premier étage. Je m'arrêtai. Il y avait donc d'autres êtres que

les dieux du coucher du soleil et les oiseaux-hyènes dans ce quartier ? À travers les barreaux d'une fenêtre, je vis soudain apparaître deux mains calleuses. Ces mains empoignèrent les barreaux et les secouèrent. Puis un sanglot s'éleva.

Je continuai mon chemin, le cœur battant. Le quartier était-il en train de s'éveiller de nouveau ? Mais les deux mains secouèrent les barreaux encore plus fort et le sanglot se transforma en une plainte déchirante. Ému, je m'arrêtai et me retournai. Deux grands yeux suppliants brillaient derrière les barreaux de fer et me regardaient. Je m'approchai de la bâtisse. Les mains et les yeux disparurent. Qui donc était enfermé dans cette prison ? Était-ce un allié ou un ennemi ? Je souris malgré moi. Comment pouvais-je avoir des alliés dans ce monde qui voulait ma perte ? Je tournai le dos à la bâtisse et m'éloignai.

Mais la plainte s'éleva encore une fois et les barres de fer furent secouées rageusement. Je jetai un regard vers la fenêtre. Cette fois, un visage m'apparaissait à travers les barreaux, un visage humain !

Je me précipitai dans la prison, montai au premier et ouvris brusquement le judas d'une cellule.

Dans un coin, tout recroquevillé sur lui-même et déjà pourri, gisait le cadavre d'une femme, morte de faim, probablement. Elle portait des vêtements mexicains.

Je fouillai la prison dans ses moindres recoins. Rien. Personne. Pas même de traces. Découragé, je revins à la porte de la cellule. En observant plus attentivement le corps de la Mexicaine, je vis avec horreur que ses yeux avaient été crevés et que ses mains avaient été coupées. Je refermai vivement le judas et m'appuyai contre la porte. Aussitôt, la plainte s'éleva et les barreaux de la prison furent secoués énergiquement. Effrayé, je dévalai l'esca-

lier à toute vitesse et me précipitai au dehors. Deux yeux brillants me regardaient ! Deux mains calleuses s'accrochaient désespérément aux barreaux de la fenêtre !

Je m'éloignai en courant.

*
* *

Pour m'introduire dans le quatrième quartier de la Cité, je dus traverser un étrange pont de pierre qui franchissait un précipice dont on ne pouvait voir le fond. De l'autre côté de ce pont, l'atmosphère prenait une teinte tirant vaguement sur le bleu, très douce et très reposante. Une légère brise soufflait. Le quartier avait l'aspect d'un immense champ désert au centre duquel s'élevait une tour de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Une herbe bleuâtre, longue, fine et pâle, poussait un peu partout en grandes touffes, parsemant ce champ de taches claires.

Lorsque je quittai la route, qui ne semblait pas se diriger vers la tour, pour m'engager dans cet espace désert, je m'aperçus que la terre était grasse et molle sous mes pieds. Je me penchai et pris une motte dans ma main. Cela était tiède, humide et désagréable au toucher. Je m'approchai d'une touffe d'herbe et essayai d'en cueillir quelques brindilles. Mais l'herbe, gluante et visqueuse, glissa dans mes mains comme une algue marine. Un frisson me parcourut. J'essayai mes mains sur mon pantalon et me mis en marche vers la tour.

La terre collait à mes semelles et j'avais beaucoup de difficulté à marcher. Les herbes ondulaient lorsque je m'approchais d'elles. Quelques-unes s'enroulèrent même autour de mes jambes et je dus tirer très fort pour me libérer de leur étreinte. En m'approchant de la tour, je vis

avec stupeur qu'elle n'était pas creuse ! C'était une énorme masse de granit aussi grosse qu'un gratte-ciel, posée au milieu du champ comme une stèle. Un escalier en pas-de-vis courait autour du monolithe jusqu'au sommet. Tout cela ressemblait étrangement aux dessins que j'avais vus, représentant la tour de Babel...

Je contournai la tour pour essayer de trouver les premières marches et j'aperçus soudain une pyramide à cinq étages attenant à la masse de granit et servant de base à l'escalier. Elle était semblable aux pyramides mexicaines, avec un escalier central et plusieurs escaliers latéraux menant tous à un sanctuaire érigé au sommet.

Au pied du degré central, un homme très grand et d'une beauté indescriptible, revêtu d'une magnifique robe bleue et coiffé d'un bizarre casque à plumes m'attendait.

*
* *

Wolftung m'avait ouvert les bras. Je m'y étais précipité sans trop comprendre pourquoi. « Enfin ! Enfin, tu es là ! J'ai eu tellement peur que tu ne parviennes pas jusqu'ici ! », avait murmuré Wolftung et sa voix chaude avait pénétré dans ma tête comme un baume à toutes les souffrances que j'avais connues jusque-là. Une grande paix m'avait envahi. J'étais resté très longtemps dans les bras de Wolftung, la tête appuyée sur son épaule, les yeux clos. Toute ma fatigue avait disparu.

Au bout de quelques minutes, Wolftung m'avait pris par les épaules et m'avait dit : « Je t'attendais depuis ton enfance, François Laplante ! Et j'ai cru te perdre lorsque tu as pénétré dans la Cité par le quartier de Ghô. J'ai eu très peur. Toutes ces années perdues ! Tu es notre dernière

chance, François Laplante, et si tu avais accepté d'aider Ghô tu aurais non seulement perdu la Cité mais ton Monde, aussi.» Il m'avait ensuite montré la tour de granit. «Viens avec moi, j'ai beaucoup de choses à te dire.»

Nous avons escaladé lentement l'escalier central de la pyramide. Arrivé au sommet, Wolfung s'était prosterné sur le sol en me faisant signe de l'imiter. Il avait récité une courte prière dans une langue inconnue, gutturale, et nous nous étions relevés. Nous avons pénétré dans le sanctuaire. «Ici est la Porte du Grand Ailleurs, m'avait déclaré Wolfung d'un ton grave. C'est par ici que tu feras ton entrée dans la Deuxième Confrérie de Gauche et c'est moi qui te coifferai de la tiare d'Onyx.» Il m'avait ensuite regardé droit dans les yeux. Ses yeux avaient plongé en moi, m'avaient scruté jusqu'au fond de l'âme. «Si tu le veux», avait-il enfin ajouté.

Nous étions sortis du sanctuaire et nous avons commencé à gravir les degrés de l'escalier en pas-de-vis qui menait au sommet de la tour sacrée. Les cinq mille marches à gravir ne m'imposèrent aucune fatigue. Au contraire. Plus je montais et plus je me sentais léger, et plus mon cœur s'emplissait d'allégresse, aussi. À mesure que nous nous élevions, la Cité se déroulait comme un tapis au-dessous de nous. Mais je remarquai bientôt que son aspect avait changé. Chaque fois que je posais le pied sur une marche, la Cité s'éclairait un peu plus. Comment dire... La Cité s'éveillait, rajeunissait à mesure que nous approchions du sommet de la tour. Je pouvais voir tous les quartiers sans toutefois en distinguer les détails parce qu'ils étaient trop éloignés : celui de Ghô avait perdu sa teinte rouge et resplendissait comme un jardin de cristal ; celui de Lounia ressemblait à une draperie de satin blanc étendue sur le sol ; et le château fort des dieux de la

Guerre, que je voyais petit comme un jouet, devenait de plus en plus orangé, tache vive comme une plaie magnifique sous le ciel vert. Seul, au centre de la Cité, le cinquième quartier restait noir.

Vers le milieu de l'escalier, je commençai à voir bouger des gens partout dans la Cité, des centaines, des milliers d'êtres qui remplissaient rues et places et dont le murmure parvenait jusqu'à moi. Mais j'étais trop haut pour pouvoir les distinguer parfaitement. Ils restaient au fond de la vallée comme un peuple perdu dont je ne saurais jamais rien. Puis je vis le quartier de Wolfung envahi par les eaux. Une mer bleue et calme recouvrait l'affreuse terre molle que j'avais foulée plus tôt et d'extraordinaires barques de toutes les formes, aux voiles délirantes de couleurs, sillonnaient les eaux en tous sens.

Lorsque nous fûmes arrivés au sommet de la tour, la Cité éclatait de lumière comme un soleil. C'était de nouveau la Cité que j'avais vue tant de fois dans mes rêves et que j'avais désirée pendant des années !

Wolfung avait posé son bras sur mon épaule. «Regarde, s'était-il écrié, n'est-ce pas d'une beauté incomparable ? Ceci est une vision de ce qu'était la Cité il y a des milliers d'années, avant la Grande Guerre. Regarde bien, François Laplante, ceci est une vision de ce que sera à nouveau la Cité si tu le veux !»

Une minuscule chapelle s'élevait sur le sommet du monolithe. Cela ressemblait à la fois à une pagode miniature et à une cellule de moine. Wolfung s'en approcha respectueusement et me dit : «Ici est le terme de ton voyage.»

*
* *

Je n'avais jamais vu un être aussi beau que Wolfung. La charpente générale de son corps rappelait celle d'un humain mais des détails importants, le crâne au cerveau démesurément développé, les mains immenses démunies d'ongles, qui ne se fermaient jamais comme si elles étaient toujours prêtes à donner et à recevoir, les yeux, beaucoup trop grands et beaucoup trop intelligents pour être des yeux humains, noirs comme la plume du corbeau et fendus presque jusqu'aux oreilles minuscules et très belles, la peau bleuâtre, lisse, très mince, à la douceur de fine soie, à l'éclat opalin, la voix presque féminine aux accents inattendus qui se plaquaient comme des accords musicaux, tout en lui témoignait de son origine extraterrestre et, aussi, de sa supériorité. Une grande puissance et une beauté sans égale se dégageaient de ce corps étrange et si harmonieux où la Nature avait mêlé la suprématie des dieux aux grâces humaines.

Je suis resté longtemps enfermé dans la cellule avec Wolfung, à l'écouter parler, à l'écouter raconter le passé de la Cité et l'avenir de la Cité, qui dépendait de moi. Lorsqu'il m'eut raconté toute l'histoire de la Cité, sa grandeur, puis sa décadence, il me dit : « Tous ceux qui sont parvenus jusqu'ici, avant toi, ont refusé d'aller tuer Ghô et de ramener les Khjœns dans mon quartier parce qu'ils ne voulaient pas devenir des Grands Initiés. Ils ne voulaient pas que l'Histoire du Monde recommence là où la folie s'est emparée de la Terre. Leurs ambitions étaient autres : ils voulaient s'enrichir grâce aux secrets et aux pouvoirs de l'Œuf. Et Ismonde a dû les tuer, tous, avant

qu'ils n'atteignent le quartier de Ghô et ne s'allient à lui pour détruire la Cité. Mais toi qui es notre dernière chance, toi qui as commencé ton voyage à l'envers causant ainsi la mort de plusieurs Suppliantes, toi qui as été témoin de la cruauté de Ghô, de la folie de Lounia et du désespoir de Waptuolep et d'Anaghwalep, toi dont l'esprit n'est dérangé par aucune folle ambition, tu accepteras, je le sais ! La Cité entière te supplie d'avoir pitié d'elle ! Sauve les dieux d'une fin humiliante ! En tuant Ghô, tu le sauveras ! Lorsque l'Œuf trônera à nouveau sur l'autel des Ases, Ghô redeviendra le dieu de la Beauté ! Lounia pourra de nouveau chanter ! Et les dieux de la Guerre retourneront aux tréfonds du Grand Ailleurs ! Et tout recommencera. Un nœud se fera dans le Temps, qui ramènera ta planète à une époque où elle possédait ce trésor que tes contemporains ignorent : la sérénité. L'Atlantide et la Terre de Mû renaîtront comme des soleils de sagesse. Tu peux redonner à ta planète le bonheur qu'elle a perdu depuis des millénaires, François Laplante ! » Wolfung se tenait debout devant moi et sa robe brodée de fils métalliques, bleue et brillante, faisait miroiter dans mes yeux des étincelles de lumière qui m'hypnotisaient. « Tu es le premier humain à avoir atteint le quartier de Ghô et, en t'échappant des griffes du nain, tu l'as rendu fou de rage. Il a déjà tué six Khjœns. Il faut te hâter avant qu'il ne soit trop tard ! Chaque fois qu'une Suppliante meurt, les dieux faiblissent et je ne sais pas quand mon propre pouvoir cessera... Accepte avant que la Cité, le berceau de toutes les civilisations terrestres, ne soit réduite en cendres ! » (Oui, j'irais tuer Ghô ! Oui, la Terre connaîtrait de nouveau le bonheur, grâce à moi ! Je savais maintenant pourquoi j'étais venu dans l'Œuf : j'étais le Sauveur du Monde ! Mais ces étincelles... ces étincelles de lumière

me faisaient mal à la tête et je ne savais plus me contrôler... mon cerveau ne m'appartenait plus!) «Toutes les vieilles peuplades de la Terre connaissent l'existence de l'Œuf, mais depuis la Grande Guerre, ce dernier est devenu un objet d'horreur et de dégoût. Les peuplades de la Terre se sont imaginées avec le temps que tous leurs malheurs provenaient de l'Œuf et que les dieux de la Cité voulaient les exterminer. Les peuples ne veulent pas que les dieux reviennent parce qu'ils ont peur! Des centaines de fois ils ont tenté de détruire l'Œuf sans y parvenir. Et chaque fois qu'il reparaisait après avoir disparu pendant des centaines d'années au fond de l'eau où on l'avait jeté ou dans une pyramide où on l'avait caché, les humains qui réussissaient à s'y introduire croyaient y trouver la source de la richesse et de la puissance... Peu leur importait que la Cité vînt à disparaître, ils voulaient devenir les Maîtres du Monde! Mais toi, je sais que tu es venu ici en Sauveur. Tu traverseras les portes du Grand Ailleurs, François Laplante, et tu voyageras pour l'éternité de monde en monde toujours en quête de nouvelles connaissances, de nouveau savoir. Je ne t'offre pas les richesses terrestres, je t'offre de devenir un des Piliers de la Secte du Haut Savoir! Si tu sauves la Cité! Il ne te reste que peu de temps! Sauve la Cité de la destruction, François Laplante! Sauve ta planète de la destruction!»

Ces étincelles me rendaient fou! Quel était ce besoin de tuer qui s'emparait tout à coup de moi? Oui, je voulais tuer le nain et devenir un Grand Initié! Je voulais rebâtir la Cité, régner au-dessus de mes semblables à la droite de Wolfung! Mais quelque chose au fond de moi, une parcelle de l'humain que j'étais et qui n'était pas encore soumise au pouvoir de la Robe Bleue s'y refusait et criait non! Wolfung ne me promettait-il pas tout cela dans

l'unique but de s'emparer des Khjœns? Les Warugoth-Shalas n'allaient-ils pas se jeter sur moi et m'écraser aussitôt que j'aurais accompli ma mission?

Wolfung fit un geste de la main et toute ma résistance s'envola.

Au moment même où j'allais me jeter dans les bras de Wolfung en criant «Oui!» de toutes mes forces, la porte de la cellule vola en éclats, un vent inimaginable s'engouffra dans la pièce et nous jeta sur le sol. Malheur! J'entendis la voix de Ghô: «Il n'en reste plus que quatre!» Wolfung se débattait sur le sol comme un serpent qui se meurt. «Hâte-toi, gémissait-il, hâte-toi!» Il se transforma peu à peu en un monstre hideux, mi-reptile, mi-oiseau qui se tordait en jetant des sons inarticulés. Une formidable explosion se produisit à l'extérieur de la cellule. Le monolithe trembla. Le monstre se redressa dans un effort désespéré et sortit en hurlant. Je le suivis en courant.

L'océan était déchaîné! Des vagues d'une hauteur vertigineuse venaient se briser contre la tour de granit et leurs crêtes hérissées s'abattaient sur le sommet dans un bruit effrayant. J'ai vu la Cité entière s'écrouler comme un château de cartes! J'ai vu Wolfung se jeter à bas de la tour et disparaître dans les flots déments! Et j'ai vu, oui, j'ai vu le cinquième quartier de la Cité s'illuminer tout à coup et M'ghara, le dieu aux six bras, le père de tous les dieux, le dieu tout-puissant lui-même me faire des signaux désespérés avec ses lampes!

Charles Halsig était penché au-dessus du corps sanglant de la femme. « Me diras-tu enfin, chienne, où tu l'as caché ? » persifla-t-il en la giflant de nouveau. Elle lui cracha au visage. Il la saisit par les épaules et la secoua. « Cela ne sert à rien de t'entêter, tu sais très bien que tu finiras par tout m'avouer. Tu souffres pour rien !

— Je ne souffre pas pour rien, murmura la Mexicaine. Je retournerai dans l'Œuf sacré de M'ghara quand la Lune sera à son plein et je rapporterai les secrets de la puissance des dieux ! Que m'importe la perte d'une main ! Des milliers d'autres mains la remplaceront pour me servir ! »

Elle pleurait et riait tout à la fois. Parfois son corps était traversé de frissons et elle toussait en crachant le sang. « Les dieux viendront me chercher, disait-elle. Ils ont juré de venir me chercher et je régnerai parmi eux ! Tu ne sauras jamais où j'ai caché l'Œuf, étranger ! Jamais ! Je l'ai trouvé dans une pyramide de Cuernavaca où il était à l'abri depuis la conquête espagnole. Il est à moi et je le garde ! Et tout ce qu'il contient m'appartient pour l'éternité ! »

Charles Halsig ramassa la hachette couverte de sang qu'il avait laissée tomber sur le sol un peu plus tôt, leva le bras et, d'un coup sec, trancha la deuxième main de la Mexicaine.

La femme hurla. Ses yeux se convulsèrent. Son corps se tordit. « Jamais ! Jamais ! » souffla-t-elle. Alors Charles Halsig s'empara du tisonnier chauffé à blanc et l'approcha des yeux de la femme.

Juste avant de perdre connaissance, au paroxysme de la douleur, la Mexicaine avoua à Charles Halsig où elle avait caché l'Œuf.

Cinquième quartier

Ismonde et M'ghara